

Me puis-je pardonner dans ce funeste sort
Les sévères froideurs dont je m'étais armée ?
Quoi donc ! mon cher amant, je t'ai donné la mort !
Est-ce le prix, hélas ! de m'avoir tant aimée ?
Ah ! mortelles douleurs,
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs :
Je n'en puis trop répandre.

ACTE SECOND.



SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE. Oui, j'ai bien deviné qu'il fallait que cela vint de toi, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.
LUBIN. Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dit point qu'il m'avait vu sortir; et il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards.

CLAUDINE. Vraiment, ce monsieur le vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; il s'est allé servir à d'un homme bien chanceux !

LUBIN. Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE. Oui, oui, il sera temps.

LUBIN. Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE. Que veux-tu que j'écoute ?

LUBIN. Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE. Eh bien ! qu'est-ce ?

LUBIN. Claudine !

CLAUDINE. Quoi ?

LUBIN. Eh ! la, ne sais-tu pas bien ce que je veux dire ?

CLAUDINE. Non.

LUBIN. Morgué ! je t'aime.

CLAUDINE. Tout de bon ?

LUBIN. Oui, le diable m'emporte ! Tu peux me croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE. A la bonne heure.

LUBIN. Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE. Je m'en réjouis.

LUBIN. Comment est-ce que tu fais pour être si jolie ?

CLAUDINE. Je fais comme font les autres.

LUBIN. Vois-tu, il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron.

Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari, et nous serons tous deux mari et femme.

CLAUDINE. Tu serais peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN. Point.

CLAUDINE. Pour moi, je hais les maris soupçonneux; et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, et si sûr de sa chasteté, qu'il me vit sans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUBIN. Eh bien ! je serai tout comme cela.

CLAUDINE. C'est la plus sottise chose du monde que de se défier d'une femme et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon : cela nous fait songer à mal, et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN. Eh bien ! je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE. Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, et nous disent : Prenez; nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tordre, et nous ne les épargnons point.

LUBIN. Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE. Eh bien ! bien; nous verrons.

LUBIN. Viens donc ici, Claudine.

CLAUDINE. Que veux-tu ?

LUBIN. Viens, te dis-je.

CLAUDINE. Ah ! doucement; je n'aime pas les patineurs.

LUBIN. Eh ! un petit brin d'amitié.

CLAUDINE. Laisse-moi là, te dis-je; je n'entends pas raillerie.

LUBIN. Claudine !

CLAUDINE (repoussant Lubin). Hai !

LUBIN. Ah ! que tu es rude à pauvres gens ! Fi ! que cela est malhon-

nête de refuser les personnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Eh ! là !

CLAUDINE. Je te donnerai sur le nez.

LUBIN. Oh ! la farouche, la sauvage ! Fi ! pouah ! la vilaine, qui est cruelle !

CLAUDINE. Tu t'émancipes trop.

LUBIN. Qu'est-ce que cela te coûterait de me laisser un peu faire ?

CLAUDINE. Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN. Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE. Je suis votre servante.

LUBIN. Claudine, je t'en prie, sur l'et tant moi ! s.

CLAUDINE. Eh ! que nenni ! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t'en, et dis à M. le vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN. Adieu, beauté rudanière !

CLAUDINE. Le mot est amoureux.

LUBIN. Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE (seule). Je vais remettre aux mains de ma maîtresse....

Mais la voici avec son mari; éloignons-nous, et attendons qu'elle soit seule.

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN. Non, non; on ne m'abuse pas avec tant de facilité, et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, et votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

SCÈNE III.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE (à part, dans le fond du théâtre). Ah ! la voilà; mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN (sans voir Clitandre). Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. (Clitandre et Angélique se saluent.) Mon Dieu ! laissez là votre révérence; ce n'est pas de ces sortes de respects dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE. Moi, me moquer ! en aucune façon.

GEORGE DANDIN. Je sais votre pensée, et connais... (Clitandre et Angélique se saluent encore.) Encore ! Ah ! ne raillons point davantage. Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse vous me tenez fort au-dessous de vous, et le respect que je veux vous dire ne regarde point ma personne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage. (Angélique fait signe à Clitandre.) Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de sottises.

ANGÉLIQUE. Qui songe à lever les épaules ?

GEORGE DANDIN. Mon Dieu ! nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toute sorte de respect, et que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. (Angélique fait signe de la tête à Clitandre.) Oui, oui, mal fait à vous, et vous n'avez que faire de hocher la tête et de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE. Moi ! je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN. Je le sais fort bien, moi, et vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche, et la famille des Dandins...

CLITANDRE (derrière Angélique, sans être aperçu de George Dandin). Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN (sans voir Clitandre). Eh ?

ANGÉLIQUE. Quoi ? Je ne dis mot.

(George Dandin tourne autour de sa femme, et Clitandre se retire en faisant une grande révérence à George Dandin.)

SCÈNE IV.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN. Le voilà qui vient rôder autour de vous.

ANGÉLIQUE. Eh bien ! est-ce ma faute ? Que voulez-vous que j'y fasse ?

GEORGE DANDIN. Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien. Il y a un certain air doux-cereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches, et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

ANGÉLIQUE. Moi, les chasser ! et par quelle raison ? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN. Oui ! mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

ANGÉLIQUE. Le personnage d'un honnête homme qui est bien aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN. Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte, et les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE. Oh ! les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ! parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants ! C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de MM. les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux ! Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN. C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

ANGÉLIQUE. Moi ? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulais bien de vous ? Vous n'avez consulté pour cela que mon père et ma mère; ce sont eux proprement qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés, et je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition, et rendez grâce au ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN. Oui ! c'est ainsi que vous le prenez ! Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGÉLIQUE. Moi, je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN (à part). Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, et la mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah ! allons, George Dandin; je ne pourrais me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE. J'avais, madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE. Voyons.

CLAUDINE (à part). A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE. Ah ! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions les gens de cour ont un air agréable ! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province ?

CLAUDINE. Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guère.

ANGÉLIQUE. Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE (seule). Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

SCÈNE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE. Vraiment, monsieur, vous avez pris là un habile messenger !

CLITANDRE. Je n'ai pas osé envoyer de mes gens. Mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu n'as rendus.

(Il fouille dans sa poche.)

CLAUDINE. Eh ! monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là; je vous rends service, parce que vous le méritez, et je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE (donnant de l'argent à Claudine). Je te suis obligé.

LUBIN (à Claudine). Puisque nous serons mariés, donne-moi cela, que je te mette avec le mien.

CLAUDINE. Je te le garde, aussi bien que le baiser.

CLITANDRE (à Claudine). Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse ?

CLAUDINE. Oui; elle est allée y répondre.

CLITANDRE. Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir ?

CLAUDINE. Oui; venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE. Mais le trouvera-t-elle bon ? et n'y a-t-il rien à risquer ?

CLAUDINE. Non, non. Son mari n'est pas au logis, et puis, ce n'est pas

lui qu'elle a le plus à ménager : c'est son père et sa mère; et, pourvu qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est point à craindre.

CLITANDRE. Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN (seul). Tétigienne ! que j'aurai là une habile femme ! Elle a de l'esprit comme quatre.

SCÈNE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN (bas, à part). Voici mon homme de tantôt. Plût au ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au père et à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire !

LUBIN. Ah ! vous voilà, monsieur le babillard, à qui j'avais tant recommandé de ne point parler, et qui me l'avez tant promis ! Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret ?

GEORGE DANDIN. Moi ?

LUBIN. Oui; vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN. Ecoute, mon ami.

LUBIN. Si vous n'avez pas babillé, je vous aurais conté ce qui se passe à cette heure : mais, pour votre punition, vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN. Comment ! qu'est-ce qui se passe ?

LUBIN. Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé; vous n'en tâtez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN. Arrête un peu.

LUBIN. Point.

GEORGE DANDIN. Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN. Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN. Non, ce n'est pas cela.

LUBIN. Eh ! quelque sot !... Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN. C'est autre chose. Ecoute.

LUBIN. Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que M. le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN. De grâce !

LUBIN. Non.

GEORGE DANDIN. Je te donnerai...

LUBIN. Tarare !

SCÈNE VIII.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai pu me servir, avec cet innocent, de la pensée que j'avais. Mais le nouvel avis qui lui est échappé ferait la même chose; et, si le galant est chez moi, ce serait pour avoir raison aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; et, quelque chose que je puisse voir moi-même de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père et belle-mère sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrais-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore ? (Après avoir regardé par le trou de la serrure.) Ah ! ciel ! il n'en faut plus douter, et je viens de l'apercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie; et, pour achever l'aventure, il fait venir à point nommé les juges dont j'avais besoin.

SCÈNE IX.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN. Enfin vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommoda; et, Dieu merci, mon déshonneur est si clair maintenant que vous n'en pourrez plus douter.

M. DE SOTENVILLE. Comment ! mon gendre, vous en êtes encore là-dessus ?

GEORGE DANDIN. Oui, j'y suis; et jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

M^{me} DE SOTENVILLE. Vous nous venez encore étourdir la tête ?

GEORGE DANDIN. Oui, madame; et l'on fait bien pis à la mienne.

M. DE SOTENVILLE. Ne vous laissez-vous point de vous rendre importun ?

GEORGE DANDIN. Non; mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

M^{me} DE SOTENVILLE. Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

GEORGE DANDIN. Non, madame; mais je voudrais bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

M^{me} DE SOTENVILLE. Jour de Dieu ! notre gendre, apprenez à parler.

M. DE SOTENVILLE. Corbleu ! cherchez des termes moins offensants que ceux-là.

GEORGE DANDIN. Marchand qui perd ne peut rire.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

GEORGE DANDIN. Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop.

M. DE SOTENVILLE. Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN. Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ! parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît sans que j'ose souffler ?

M. DE SOTENVILLE. Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connaître celui dont vous n'étiez venu parler ?

GEORGE DANDIN. Oui ; mais vous, que pourrez-vous dire si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ?

M^{ME} DE SOTENVILLE. Avec elle ?

GEORGE DANDIN. Oui, avec elle, et dans ma maison.

M. DE SOTENVILLE. Dans votre maison ?

GEORGE DANDIN. Oui, dans ma propre maison.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Si cela est, nous serons pour vous contre elle.

M. DE SOTENVILLE. Oui, l'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose, et, si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, et l'abandonnerons à votre colère.

GEORGE DANDIN. Vous n'avez qu'à me suivre.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Gardez de vous tromper.

M. DE SOTENVILLE. N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN. Mon Dieu ! vous allez voir. (Montrant Clitandre qui sort avec Angélique.) Tenez, ai-je menti ?

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE ; M. DE SOTENVILLE et MADAME DE SOTENVILLE, avec GEORGE DANDIN, dans le fond du théâtre.

ANGÉLIQUE (à Clitandre). Adieu ; j'ai peur qu'on vous surprenne ici, et j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE. Promettez-moi donc, madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE. J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN (à M. et à madame de Sotenville). Approchons doucement par derrière, et tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE. Ah ! madame ! tout est perdu ! Voilà votre père et votre mère accompagnés de votre mari.

CLITANDRE. Ah ! ciel !

ANGÉLIQUE (bas à Clitandre et à Claudine). Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux. (Haut à Clitandre.) Quoi ! vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt ! et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentiments ! On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins de me solliciter ; j'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en présence de tout le monde ; vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser, et cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, de me faire cent sottises contes, pour me persuader de répondre à vos extravagances, comme si j'étais femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée ! Si mon père savait cela, il vous apprendrait bien à tenter de ces entreprises ! Mais une honnête femme n'aime point les éclats ; je n'ai garde de lui en rien dire (après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton) ; et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

(Angélique prend le bâton et le lève sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin.)

CLITANDRE (criant comme s'il avait été frappé). Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! doucement !

SCÈNE XI.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE. Fort ! madame ; frappez comme il faut !

ANGÉLIQUE (faisant semblant de parler à Clitandre). S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE. Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE (faisant l'étonnée). Ah ! mon père, vous êtes là !

M. DE SOTENVILLE. Oui, ma fille ; et je vois qu'en sagesse et en courage

tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens çà, approche-toi, que je t'embrasse.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Embrasse-moi aussi, ma fille. Las ! je pleure de joie, et reconnais mon sang aux choses que tu viens de faire.

M. DE SOTENVILLE. Mon gendre, que vous devez être ravi ! et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer ; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Sans doute, notre gendre ; et vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE. Assurément. Voilà une femme, celle-là. Vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baisser les pas où elle passe.

GEORGE DANDIN (à part). Eh ! traitresse !

M. DE SOTENVILLE. Qu'est-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

ANGÉLIQUE. Non, non, mon père, il n'est pas nécessaire : il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi-même.

M. DE SOTENVILLE. Où allez-vous, ma fille ?

ANGÉLIQUE. Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée à recevoir ses compliments.

CLAUDINE (à George Dandin). Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN (à part). Scélérate !

SCÈNE XII.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE. C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresses que vous lui ferez. Adieu, mon gendre ; vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et tâchez de l'apaiser par des excuses de votre emportement.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonnée d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis, et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

SCÈNE XIII.

GEORGE DANDIN.

Je ne dis mot, car je ne gagnerais rien à parler ; et jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O ciel ! seconde mes desseins, et m'accorde la grâce de faire voir aux gens que l'on me dés-honore.

TROISIÈME INTERMEDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGÈRE, BATELIERS.

La bergère qui avait annoncé à George Dandin le malheur de Tircis et de Philène lui vient dire que ces bergers ne sont point morts, et lui montre les bateliers qui les ont sauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce second récit de la bergère qu'il n'avait fait le premier, et se retire.

SCÈNE II.

ENTRÉE DU BALLET.

Les bateliers qui ont sauvé Tircis et Philène, ravis de la récompense qu'ils ont reçue, expriment leur joie en dansant, et font une manière de jeu avec leurs crocs.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE. La nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin ?

LUBIN. Monsieur ?

CLITANDRE. Est-ce par ici ?

LUBIN. Je pense que oui. Morgué ! voilà une sottise nuit, d'être si noire que cela !

CLITANDRE. Elle a tort assurément ; mais si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus.

LUBIN. Vous avez raison ; elle n'a pas tant de tort. Je voudrais bien savoir, monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE. C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUBIN. Oui. Si j'avais étudié, j'aurais été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE. Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN. Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris ; et voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *collegium*, je devinais que cela voulait dire collège.

CLITANDRE. Cela est admirable. Tu sais donc lire, Lubin ?

LUBIN. Oui, je sais lire la lettre moulée ; mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE. Nous voici contre la maison. (Après avoir frappé dans ses mains.) C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN. Par ma foi, c'est une fille qui vaut de l'argent ; et je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE. Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN. Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE. Chut ! j'entends quelque bruit.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE. Claudine ?

CLAUDINE. Eh bien ?

ANGÉLIQUE. Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE. Voilà qui est fait.

(Scène de nuit. Les acteurs se cherchent les uns les autres dans l'obscurité.)

CLITANDRE (à Lubin). Ce sont elles. St.

ANGÉLIQUE. St.

LUBIN. St.

CLAUDINE. St.

CLITANDRE (à Claudine, qu'il prend pour Angélique). Madame...

ANGÉLIQUE (à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre). Quoi ?

LUBIN (à Angélique, qu'il prend pour Claudine). Claudine.

CLAUDINE (à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin). Qu'est-ce ?

CLITANDRE (à Claudine, croyant parler à Angélique). Ah ! madame, que j'ai de joie !

LUBIN (à Angélique, croyant parler à Claudine). Claudine, ma pauvre Claudine !

CLAUDINE (à Clitandre). Doucement, monsieur

ANGÉLIQUE (à Lubin). Tout beau, Lubin.

CLITANDRE. Est-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE. Oui.

LUBIN. Est-ce vous, madame ?

ANGÉLIQUE. Oui.

CLAUDINE (à Clitandre). Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN (à Angélique). Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE. Est-ce pas vous Clitandre ?

CLITANDRE. Oui, madame.

ANGÉLIQUE. Mon mari ronfle comme il faut ; et j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

CLITANDRE. Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE. C'est fort bien avisé.

(Angélique, Clitandre et Claudine vont s'asseoir dans le fond du théâtre.)

LUBIN (cherchant Claudine). Claudine, où est-ce que tu es ?

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE et CLAUDINE assis au fond du théâtre ; GEORGE DANDIN à moitié déshabillé ; LUBIN.

GEORGE DANDIN (à part). J'ai entendu descendre ma femme, et je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée ? Serait-elle sortie ?

LUBIN (cherchant Claudine). Où es-tu donc, Claudine ? (Prenant George Dandin pour Claudine.) Ah ! te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, et je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure comme tous les diantres, et il ne sait pas que M. le vicomte et elle sont ensemble, pendant qu'il dort. Je voudrais bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul ? C'est un impertinent, et M. le vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine ! Allons, suivons-les, et me donne ta petite menotte, que je la baise. Ah ! que cela est doux ! il me semble que je mange des confitures. (A Georges Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, et qui le repousse rudement.) Tubieu ! comme vous y allez ! Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN. Qui va là ?

LUBIN. Personne.

GEORGE DANDIN. Il fuit, et me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoie appeler son père et sa mère, et que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà ! Colin ! Colin !

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE et CLITANDRE, avec CLAUDINE et LUBIN, assis au fond du théâtre ; GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN (à la fenêtre). Monsieur ?

GEORGE DANDIN. Allons vite, ici bas.

COLIN (sautant par la fenêtre). M'y voilà, on ne peut pas plus vite.

GEORGE DANDIN. Tu es là ?

COLIN. Oui, monsieur.

(Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre, et s'endort.)

GEORGE DANDIN (se tournant du côté où il croit qu'est Colin). Doucement, parle bas. Ecoute. Va-t'en chez mon beau-père et ma belle-mère, et leur dis que je les prie très-instamment de venir tout à l'heure ici. Entends-tu ? Hé ! Colin ! Colin !

COLIN (de l'autre côté se réveillant). Monsieur ?

GEORGE DANDIN. Où diable es-tu ?

COLIN. Ici.

GEORGE DANDIN. Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moi ! (Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre côté, et se rendort.) Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père et ma belle-mère, et leur dire que je les conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'entends-tu bien ? Réponds. Colin !

COLIN (de l'autre côté, se réveillant). Monsieur ?

GEORGE DANDIN. Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t'en à moi. (Ils se rencontrent, et tombent tous deux.) Ah ! le traître, il m'a estropié. Où est-ce que tu es ? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN. Assurément.

GEORGE DANDIN. Veux-tu venir !

COLIN. Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN. Viens, te dis-je.

COLIN. Point. Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN. Eh bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN. Assurément ?

GEORGE DANDIN. Oui. Approche. Bon. (A Colin, qu'il tire par le bras.) Tu es bien heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t'en vite, de ma part, prie mon beau-père et ma belle-mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront, et leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence ; et, s'ils font quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, et de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant ?

COLIN. Oui, monsieur.

GEORGE DANDIN. Va vite, et reviens de même. (Se croyant seul.) Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que... Mais j'entends quelqu'un. Ne serait-ce point ma femme ? Il faut que j'écoute et me serve de l'obscurité qu'il fait.

(George Dandin se range près de la porte de sa maison.)